

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 9

Artikel: Une vieille histoire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192211>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Quel bonheur ! J'aurai de quoi faire une belle jupe bien large, bien ample ! — s'écria-t-elle. — Et un corsage ouvert, avec un petit gilet ! Et un beau petit mantelet pareil, avec une ruche autour du cou, et un volant dentelé !

Au milieu de ses transports, elle m'aperçut, s'arrêta brusquement, rougit. Puis, la joie du triomphe l'emportant, elle reprit bien vite :

— J'ai la robe, voyez-vous, c'est moi qui l'ai gagnée !... J'avais le numéro 18 : le chiffre de mon âge. Je vous avais bien dit qu'il me porterait bonheur.

O pauvre petite Rose aux yeux bleus ! comme elle était heureuse et triomphante !... Je ne sais pourquoi, en ce moment sa gaieté me fit mal, et sa grande joie me fit peur.

— Mais... est-ce que vous pensez garder cette robe ? — balbutiai-je. — Vous avez si peu de loisirs ! Vous ne la mettez pas souvent.

— Oh ! que si !... J'aurai peut-être plus d'occasions de m'habiller qu'il ne vous semble. Cette année, l'été est si beau ! Nous irons encore à Asnières, après la fête de Vincennes... Toute cette nuit, j'y ai bien pensé, vrai. Je me suis demandé si cela était bien raisonnable.

— En effet, — repris-je aussitôt, — il y a là de quoi réfléchir.

— C'est qu'on a tiré la loterie hier soir — continua précipitamment Rose, qui ne parut pas m'entendre. — Et, à neuf heures et demie, madame Bourrichon est venue m'apporter la robe. Mais, vous comprenez bien, — je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit... Je n'ai jamais eu de si belle robe, non, jamais, voyez-vous ! Ma robe de percale lilas est terriblement passée... Et jugez un peu ! quel avantage ! j'aurai le mantelet pareil.

Ma pauvre petite voisine discourait ainsi, toute à sa joie, à son orgueil. Pendant ce temps, la grand'mère, oubliée, négligée pour la première fois depuis des années d'amour, appelait et s'agitait en vain dans sa chambre où elle était seule.

A la fin, Rose l'entendit et courut l'habiller, non sans avoir pris le temps, tout d'abord, de plier et ranger soigneusement la belle faille bleue. Et la grand'mère, pour satisfaire sa petite fille, impatiente de lui faire partager sa joie et son admiration, dut sans doute s'habiller et déjeuner à la hâte, car je la vis hocher la tête en prenant son café refroidi. Et je remarquai, ce jour-là, que son bonnet blanc tuyauté était posé un peu de travers sur ses beaux cheveux blancs.

Mais Rose, ayant emporté à la hâte la tasse et la cafetière, lui montra la robe, et j'asa, sautilla et sourit. Je vis alors qu'elle se réjouissait et souriait aussi, la pauvre vieille femme.

Ce jour-là, ma voisine quitta son ouvrage beaucoup plus tôt que d'ordinaire, et sortit en grande hâte, emportant un paquet.

Elle allait sans doute choisir un chapeau, porter sa robe chez la couturière. Elle resta dehors assez longtemps, et la pauvre grand'mère était seule. Je la voyais hocher impatiemment la tête et se pencher souvent à la croisée.

— Vous vous ennuyez en attendant Rose,

ma bonne madame Dupuis ? — lui criai-je de ma fenêtre.

— Oui, Madame ; je m'impatiente un peu, et sûrement j'ai tort. Une belle petite jeunesse comme elle a besoin de mouvement, de grand air, d'un peu de gaieté. Et elle n'a guère de tout cela, voyez-vous, aux côtés d'une vieille infirme comme moi, ou à sa besogne, avec ses couleurs et ses images.

Rose rentra cependant et, le lendemain matin, elle reprit ses travaux de tous les jours.

Il m'arrivait parfois, néanmoins, de surprendre dans son attitude, dans ses gestes ou ses regards, les traces d'une pensée nouvelle s'établissant dans son esprit en reine, en conquérante. De temps en temps, au milieu de son travail, je voyais son pinceau s'arrêter, sa main retomber sur la feuille, son regard s'en aller bien loin : le front rêvant, le regard cherchant ; l'âme parlant en eux et s'égarant comme eux, dans ces désirs et dans ces rêves.

Un soir, je la vis rentrer, apportant un grand paquet, bien enveloppé, qui paraissait assez embarrassant. Le lendemain, s'élevait sur le mur, en face de la fenêtre, un grand miroir, au cadre mal doré. La couturière vint essayer la fameuse robe ce jour-là, et Rose avait voulu se voir, se trouver élégante et belle. (A suivre.)

Une grosse figue. — Un superbe figuier ornait un jardin de Lavaux. Dans la propriété voisine était un pied de courge énorme, dont les rameaux, grimpant sur un tas de terre, avaient passé par dessus le mur contre lequel s'appuyait l'arbruste, et de là dans les branches de celui-ci, où une courge superbe s'était développée, suspendue dans le feuillage.

Une nuit, deux jeunes Allemands en maraude se glissèrent sous le figuier et se mirent en devoir de se rafraîchir. Au bout de quelques instants, l'un des larrons dit à demi-voix :

— Ah ! c'est délicieux !

L'autre répondit :

— C'est vrai !... J'en ai déjà mangé plus d'un douzaine !

— Bas bossible ! reprit le premier, moi ch'ai pas engor mangé le moitié du mien.

Grand étonnement du camarade.

Explication : l'autre mangeait la courge.

Une vieille histoire. — Depuis nombre d'années, des lecteurs, bien intentionnés sans doute, persistent à nous envoyer, comme chose nouvelle ou peu connue, la note d'un peintre chargé de réparer les tableaux d'un temple catholique. Nous venons encore de la recevoir d'un de nos abonnés. Eh bien, nous avons le regret de dire que nous l'avons trouvée dans des bouquins qui datent du siècle passé et qu'elle a couru tous les journaux et tous les almanachs. — Il suffit d'en citer quelques lignes pour qu'on sache de quoi il s'agit et pour qu'on ne se donne plus la peine de nous envoyer cette bou-

tade qui, après tout, est d'un goût douteux.

Pour avoir embelli Ponce-Pilate et mis un ruban à son chapeau . . . L. 5
Renouvelé le ciel, ajouté quelques étoiles . . . » 3
Retouché et verni le visage de Sarah » 2
Renouvelé une oreille à Adam . . . » 4
Etc., etc.

Aux ménagères.

La qualité de la viande. — Grâce à quelques indications, faciles à mettre en pratique, on distingue bien la bonne viande d'avec la médiocre, la jeune d'avec la vieille.

Le bœuf de bonne qualité est facile à reconnaître : la chair est ferme, douce, d'une belle couleur rouge et légèrement marbrée de veines blanches ; le gras, lorsqu'il a une teinte blanc jaunâtre, indique que la bête était jeune et en bon état.

La viande de vache diffère en ce que la chair a un grain plus serré ; la couleur est rouge-terre et la graisse est blanche.

On reconnaît la chair du taureau à sa couleur noirâtre et à sa graisse très dure ; de plus, cette graisse répand toujours une odeur de rance.

La chair de veau, beaucoup plus susceptible de se gâter, doit être blanche et la partie grasse très ferme.

Il faut s'abstenir de toute viande de veau qui serait spongieuse et tachée, et dont la graisse serait molle.

Quant au mouton, il doit être compact et foncé ; on doit choisir un gigot rebondi, au manche fin et court, à la chair couleur rouge sombre.

Avec un peu d'habitude, il est aisé, rien qu'au toucher, d'apprécier la qualité de la viande. Lorsque l'on presse une viande quelconque avec les doigts, et que la trace de la pression disparaît rapidement, cela indique que la viande est de bonne qualité ; au contraire, si la vide provoquée par la pression est lente à se combler, la viande est de qualité inférieure.

Quand finit le siècle ? — Telle est la question qui a été fort à la mode ces derniers temps. On s'est demandé avec anxiété quand commençait le vingtième siècle. Était-ce le 1^{er} janvier 1900 ou le 1^{er} janvier 1901 ?

C'est évidemment le 1^{er} janvier 1901. En effet, pour faire un siècle, il faut un intervalle de 100 ans accomplis. L'année 100 a donc fait partie du premier siècle et n'a pas été la première du second siècle ; d'où il résulte que le dix-neuvième siècle finira le 31 décembre 1900 à minuit, et non pas le 31 décembre 1899, comme beaucoup de personnes le croient, par erreur, dans la supputation des années. Et ainsi le vingtième siècle commencera le 1^{er} janvier 1901, de même que le dix-neuvième siècle a réellement commencé le 1^{er} janvier 1801.